

L'Art masculin de réussir dans *Jean Rivard*

On aura reconnu dans le titre celui du livre de Robert Major “*Jean Rivard*” ou *l’art de réussir*. Dans ce brillant essai qui reçut en 1992 le prix Gabrielle Roy décerné par l’Association des littératures canadiennes et québécoise, l’auteur s’intéresse au discours idéologique du roman d’Antoine Gérin-Lajoie, révélant sa pluralité “dans et sous le texte littéraire” (20). Ainsi, au lieu de s’attarder à l’agriculturisme manifeste du récit, lecture que la critique a privilégiée jusqu’à récemment, Major démontre que *Jean Rivard* est une version canadienne-française de la Quête du rêve américain. Il va s’en dire que le pouvoir ou l’héroïsme dont il s’agit dans ce roman est exclusivement masculin, et c’est à cette dimension homosociale, absente des analyses idéologiques de Major, que j’aimerais m’attarder ici.¹ Mais avant d’examiner les contrats fondateurs de l’utopie patriarcale de Gérin-Lajoie, il convient de situer brièvement le livre de ce dernier dans la production romanesque canadienne-française du XIX^{ème} siècle.

Une manière peut-être non-orthodoxe mais pratique de se rappeler globalement quels genres de roman s’écrivent durant toute cette période est de les associer à trois couleurs significatives: le rouge, le mauve et le brun. La première couleur est facilement reliée à l’influence politique des Rouges, dont les idées libérales furent à l’origine de la Rébellion de 1837-38. Mais elle réfère surtout aux écrits de cette époque qui furent grandement influencés par la première vague romantique caractérisée par des mouvements frénétiques, des goûts baroques, des passions souvent interdites et sanguinaires. Rappelons d’ailleurs que c’est en 1837 que parut le premier roman québécois,

L'Influence d'un livre d'Aubert de Gaspé fils, curieux livre où le meurtre, l'aventure et la magie s'entremêlent à une "quête de pouvoir" toute bourgeoise, qui n'est pas sans liens avec les revendications des Patriotes.² Cependant, le clergé de plus en plus puissant, qui s'oppose sans réserve à l'individualisme libéral préconisé par les Rouges peu à peu acculés au silence (surtout à partir de 1860, date de l'excommunication de l'Institut Canadien), va imposer ses critères moraux sur la littérature: on verra ainsi le brun, qui réfère à la terre nationale qu'il faut défendre en la cultivant, teindre complètement l'imaginaire romanesque. Il est de plus possible d'accoupler cette couleur au bleu, habituellement associé à la droite politique dont les rapports à la moralité et ainsi à la divinité céleste, à la vérité et à la pureté sont sans cesse affirmés. Célébrer le terroir et son passé les yeux tournés vers le ciel devint ainsi jusqu'au milieu du XX^e siècle l'un des principaux critères pour juger de la valeur des oeuvres.

Il importe toutefois de signaler l'existence de trois romans—*La Terre paternelle* (1846) de P. Lacombe, *Charles Guérin* (1846) de P.-J.-O. Chauveau et *Jean Rivard* (1862, 1864) de A. Gérin-Lajoie—qui tentèrent un compromis entre les tendances rouge et brune. À l'idéologie dont ces livres dépendaient, on donna le nom de "mauvisme", la couleur mauve venant du mélange entre le libéralisme rouge capitaliste et le conservatisme bleu agriculturiste. Bien que ces textes, parus entre la Rébellion et la Confédération, fondent pour la critique le roman de la terre, ils se distinguent de ce genre par la volonté de réussite individuelle qui anime les héros. Ainsi *Jean Rivard* célèbre-t-il l'héroïsme au service de soi, tout en s'accommodant aux valeurs traditionnelles défendues par l'Église, celles que le vieux curé rappelle au protagoniste au début du livre (17-22). Cette position de compromis visait de façon toute pragmatique à concilier la loi du plus fort et le nationalisme canadien-français, l'essor industriel et l'appel à la majorité paysanne, le pouvoir laïque et la puissance cléricale.³ Pourtant ce projet économique, plus ou moins défini et inspiré du modèle américain,⁴ qui permettait à l'individu de poursuivre et de réaliser sa quête de puissance, n'avait rien de révolutionnaire: il ne faisait que systématiser et légaliser l'ordre patriarcal, modernisant celui-ci. Le roman de Gérin-Lajoie, par son désir d'élaborer une telle société au Québec vouée au progrès,⁵ démontre particulièrement bien cette mise en place d'une réglementation des relations de pouvoir entre hommes. C'est pourquoi afin de caractériser les liens homosociaux de l'imaginaire de cette époque, je m'attarderai maintenant à définir les rap-

ports existant entre les différents personnages masculins de *Jean Rivard*.⁶

Le premier couple d'hommes qui attire l'attention est celui de Jean Rivard et de Gustave Charmenil, dont l'amitié, célébrée tout au long du livre dans les lettres qu'ils s'échangent, est considérée comme un "trésor" (116).

Pourtant, on ne retrouve pas en eux les doublets romanesques traditionnels, que nous a légués le mythe,⁷ mais leurs vies parallèles dramatisent plutôt l'opposition idéologique prônée par le clergé ultramontain entre la campagne bénéfique et la ville maléfique. Alors que Jean Rivard, dont le nom de famille suggère les mots "richard" et "arriviste", est le héros "terrien" du roman, Gustave Charme-"nil", dont les associations nominales sont plutôt négatives, est le protagoniste urbain à qui rien ne réussit. Cependant, dans *Jean Rivard*, ce contraste entre les deux espaces ne repose pas encore exclusivement sur une conception morale du monde, mais plutôt sur un fait économique. Si la ville est un lieu de désordre, de malhonnêteté et de vice, c'est que l'homme, sans travail et sans avenir, doit "tirer le diable par la queue" (60).⁸ Les professions y étant encombrées (17), il ne reste donc plus aux jeunes gens que d'être contraints au dégoût, au désespoir et à la solitude, car ils sont trop pauvres pour se marier: telle est d'ailleurs la destinée de Charmenil.

En contraste, les deux quêtes romanesques de Jean Rivard pour le pouvoir et l'amour⁹ se terminent dans l'apothéose et, comme celles-ci constituent l'essentiel du récit, il importe d'en réviser les étapes. La mort du père, qui enclenche la narration, est un lieu commun littéraire qui symbolise idéalement que le héros, devant le remplacer, a atteint l'âge adulte et qu'il est maintenant responsable socialement de sa destinée. Or, d'après les dires mêmes de l'auteur dans son "Avant-propos", Jean Rivard, étant "un jeune homme sans fortune, [... doit donc] s'élever par son mérite, à l'indépendance de fortune et aux premiers honneurs de son pays" (13). Mais comme faire de l'argent, signe de réussite, s'avère impossible, tant dans les vieux villages surpeuplés qu'à la ville, il ne lui reste plus qu'à créer de toute pièce son propre espace social. Sa quête, comme celle du héros mythique, devient civilisatrice: défricher la forêt pour fonder une nouvelle communauté correspond au passage de la nature à la culture que raconte le mythe, projet qui, on le sait, ne se fait pas sans violence.

Dans le roman, l'opposant ou l'ennemi qu'il faut victimiser pour fonder le nouveau pays est la forêt: il est, en effet, nécessaire de détruire la "sauvagerie" de celle-ci et de s'appropriier son territoire.¹⁰ L'emploi de nom-

breuses métaphores militaires illustre parfaitement la formidable bataille que Jean Rivard doit livrer pour créer son propre “paradis terrestre” (23) avec l’aide de son engagé, Pierre Gagnon et, plus tard, d’un autre travailleur, Joseph Lachance (remarquons leurs noms prédestinés à la victoire):

[T]ous deux étaient armés en guerre, marchant ensemble contre l’ennemi commun; cet ennemi, c’était la forêt qui les entourait; et à travers laquelle les deux vaillants guerriers devaient se frayer un passage. Les travaux de nos défricheurs n’étaient plus autre chose que des batailles sanglantes; chaque soir on faisait le relevé du nombre des morts et on discutait le plan de campagne du lendemain. Les morts, c’étaient les arbres abattus dans le cours de la journée; les plus hauts étaient des généraux, des officiers, les arbrisseaux n’étaient que de la chair à canon. (45, voir aussi 23, 35, 64, 111, ...)

L’un des livres de chevet de Jean est d’ailleurs une *Histoire populaire de Napoléon* qu’il lit le soir à Pierre, son compagnon d’armes, qui en est très friand. Ce dernier, en effet, en viendra à appeler son employeur “indifféremment l’Empereur, ou Sa Majesté, ou le Petit Caporal” (45) tout au long du roman, se considérant lui-même un de ses maréchaux (50). Le combat héroïque contre la nature, sauvage et dangereuse, est aussi symbolisé par la bataille que livre Pierre contre une ourse qui avait attaqué son maître. La chair et la peau de l’animal seront par la suite utiles aux deux hommes. Ce haut fait qui, souligne le narrateur, demeurera dans la mémoire collective pendant longtemps (83-84) montre, d’une part, que la collaboration homosociale est indispensable au projet héroïque et, d’autre part, qu’il faut mater la nature ennemie, la plier au désir de conquête économique. L’on retrouve du reste la même collaboration masculine dans le dessein de soumettre la forêt, tirant de celle-ci du bois de construction et de chauffage, de la potasse, du sucre et du gibier.

Comme dans le mythe fondateur, il importe aussi que le protagoniste se transforme en véritable héros afin que tous les autres hommes puissent le vénérer et le prendre comme modèle. Bien que le sujet agriculturiste ne s’y prête pas très bien, la symbolique guerrière constamment employée par le narrateur, les continuelles louanges qu’il adresse à Jean Rivard (14, 35, ...) qu’il qualifie sans cesse de héros (68, 73, 78, 86, 87, 100,...), ainsi que les nombreux honneurs et postes accumulés par lui tout en étant très jeune, hissent ce dernier au sommet de sa communauté. Cependant, au point de vue romanesque, l’anthropomorphisation des arbres comme combattants ne suffit pas à prouver la *virilité* remarquable de Jean Rivard. Bûcher ne

soulève guère d'intérêt chez le lecteur, parce que ce n'est ni un acte éclatant et courageux, ni surtout une entreprise impliquant des rapports humains, qui puisse permettre de jauger le caractère exceptionnel d'un homme en le comparant à d'autres hommes. C'est pourquoi l'on trouve dans le récit deux opposants qui mettent en valeur les exploits économiques de Rivard, malgré que l'antagonisme traditionnel entre le héros et ses ennemis ait été euphémisé au plus au point. Le premier est son père qui, bien que mort, lui sert de point de comparaison pour évaluer son succès: "serais-je condamné à travailler comme journalier, comme homme de peine, dans les lieux mêmes où mon père cultivait pour son propre compte?" (22) se dit-il au début, jurant qu'à "trente ans, [il] ser[ai] plus riche que son père ne l'a jamais été" (30). L'on retrouve ce conflit de générations oedipien dans l'antinomie entre lui et le "père Gendreau-le-Plaideux" (156-57, 164,...) à qui s'allie "les plus âgés" (232). Ces "hommes arriérés", dont fait partie le notaire, s'opposent souvent, bien qu'inutilement la plupart du temps, à ses projets (219). Selon Jean, il ne faut pas "s'obstine[r] à marcher dans la route qu'ont suivie [nos] pères, sans tenir compte des découvertes dans l'ordre moral, politique et social, aussi bien que dans l'ordre industriel et scientifique" (219).

L'autre adversaire a complètement perdu son rôle d'agresseur pour n'être plus qu'un repaire négatif permettant au héros de se définir *a contrario*. L'ami Gustave Charmenil, citadin au nom plutôt péjoratif, ne joue pas en effet le rôle d'adjuvant, comme on aurait pu s'attendre, mais bien celui d'opposant en ce qu'il permet, par ses déboires professionnels et amoureux, de célébrer les réussites de Jean Rivard dans les mêmes domaines¹¹. En fait, Charmenil n'est qu'une figure épistolaire qui ne participe pas à l'action: on ne le connaît que par ses lettres qui nous dévoilent d'un côté sa pauvreté et sa solitude et, de l'autre, sa célébration envieuse des richesses et de l'heureux mariage de son ami. La ville qu'il habite, lieu de castration et de féminisation parce qu'il y est impossible à l'homme honnête d'y réussir,¹² va surtout permettre, par opposition à la forêt et à la campagne, à montrer la virilité de Jean Rivard. Employant une expression de l'"Avant-propos", l'on peut dire que la défaite du "lion de ville" ne rend que plus éclatant le triomphe du "lion de la forêt" (14). Jean Rivard donnera du reste le nom de *Lion* à un cheval de luxe qu'il achètera lorsqu'il en aura les moyens, animal célèbre dans tout le canton (191) qui participera à "la gloire de son maître" quand ce dernier sera élu député au parlement (244).

Le premier couple masculin Rivard-Charmenil a permis de déterminer

qu'au-delà même de l'amitié existent des rapports mimétiques de compétition entre hommes qui permettent de définir les qualités viriles qui sont importantes pour réussir dans le monde utopique imaginé par Gérin-Lajoie. Il est toutefois un autre couple masculin qui importe autant sinon plus dans le triomphe du héros, celui composé de Jean Rivard et de Pierre Gagnon, que j'ai déjà brièvement mentionné. Sans doute pourrait-on insister sur l'entraide homosociale qui existe non seulement entre eux, mais aussi entre tous les colons qui viennent s'établir dans le canton. Il est toujours intéressant de s'arrêter à l'interdépendance et à la solidarité des relations masculines qui reposent sur les doubles contraintes fraternité/compétition et homosexualité/homophobie, rapports ambigus qui, depuis des millénaires, ont permis aux hommes de maîtriser la plupart des institutions aux dépens des femmes.¹³ Mais comme les liens économiques entre Rivard, l'employeur, et Gagnon, son engagé, sont particulièrement importants dans le roman, c'est surtout à partir de ce point de vue intrinsèque au monde moderne libéral qu'il convient ici d'analyser le phénomène d'homosocialisation. Car c'est bien une "quête capitaliste" qui motive le héros de Gérin-Lajoie tout au long du roman.

Le patriarcat, on le sait, repose sur une dialectique de puissance et de fraternité entre hommes, réglementée par des lois communautaires qui empêchent la violence, et des rituels qui l'éliminent. Le processus historique, en promouvant l'individualisation aux dépens de la collectivité traditionnelle, a permis à l'homme une hiérarchisation, non plus simplement régie par les liens sanguins, la moralité ou la politique, toujours dépendants du mythe, mais sur l'avoir matériel de chacun. Ainsi l'héroïsme masculin est-il évalué de plus en plus par la quantité d'argent qu'un homme a su amasser en regard des autres et souvent à leurs frais. Rappelons que le "mauvisme", auquel se rattache le roman de Gérin-Lajoie, acquiesçait à cette vision du monde capitaliste tout en s'accommodant à une réalité sociale plus traditionnelle. Ainsi quand on examine la "quête économique" du protagoniste, derrière son paternalisme "ancien régime", il est facile de percevoir la division des classes patron/employé ou bourgeois/prolétaire sur lequel s'érige le Capital. La particularité de ce paradigme est d'être étroitement associé à la dialectique sexuée homme/femme, relation très asymétrique face au pouvoir. Aussi Jean Rivard, par sa fonction même de patron prospère, est-il présenté comme l'homme viril parfait, alors que Pierre Gagnon, un employé qui est pourtant plus âgé que lui, est, en raison

de sa position subalterne, métaphoriquement féminisé.

Si Jean Rivard n'a pas demandé à un de ses nombreux jeunes frères de participer à son oeuvre de colonisation au lieu d'engager Pierre Gagnon, c'est précisément que le degré de parenté ne lui aurait pas permis d'exercer son autorité économique, comme celle du mari sur sa femme, et ainsi de produire le surplus qui est à la base de son succès. Gagnon, qui n'est pas instruit mais qui connaît tous les métiers, qui est "d'une gaieté intarissable [...] et sembl[e] insensibl[e] aux fatigues corporelles," incarne parfaitement la classe de travailleurs qui, complètement sous l'emprise de leurs patrons, permettront à ceux-ci de s'enrichir (36). L'appellation "mon bourgeois" pour désigner Jean vient souvent aux lèvres de Pierre (87, 173, 174, 241, 291).

La prééminence de Jean Rivard sur son compagnon de travail en tant qu'appartenant à une autre classe sociale est d'ailleurs très marquée. Non seulement n'ont-ils pas la même éducation (46), mais Jean a les "habitudes de [sa] classe" (20) entre autres pour la lecture, il est attaché avec passion à sa propriété qu'il considère comme son royaume (152), il croit au progrès et à l'expansion industrielle, et surtout il fait constamment l'éloge du travail (sa devise est "*labor omnia vincit*," 178), de la franchise, de la tempérance et de la santé morale (13, 26, 39, 52, 69, ..., 247, 264, ...). Ne retrouve-t-on pas là le credo capitaliste et puritain de la classe bourgeoise avec sa hantise du mensonge (savoir=pouvoir), son besoin de respectabilité sociale, son idolâtrie du travail productif et du rendement palpable? Finalement il importe, pour lui comme pour son serviteur, de se marier "suivant [s]on rang" (174). Jean Rivard, en tant qu'homme bourgeois, autrement dit en tant qu'entrepreneur et patron, s'avère donc incessamment relié à une masculinité exemplaire.

Quant à Pierre Gagnon, qu'il soit rattaché à la féminité en raison de sa position de subalterne ne fait pas de doute. Au début de leur association, c'est lui qui s'occupe de la maison et surtout qui est responsable de faire la cuisine (74). Pierre possède aussi une sensibilité à fleur de peau, pleurant même "comme un enfant" devant le danger de mort qu'avait couru son maître face à l'ourse (83).¹⁴ La "sollicitude maternelle" du serviteur est de plus très accentuée: d'abord il élèvera et civilisera un gentil petit écureuil (43), symbole d'union entre lui et Jean, et, plus tard, après avoir tué la mère ourse, il prendra la place de celle-ci auprès d'une jeune oursonne orpheline, "instrui[sant] sa jeune pupille et l'initi[ant] aux usages de la société" (84). Ces animaux domestiqués représentent idéalement la fécondité homosociale du

couple masculin, dont tiennent d'ailleurs tous les produits que les deux hommes tirent ensemble de la forêt.

Le couple Rivard-Gagnon est un analogon approprié du mariage capitaliste entre patrons et prolétaires, lequel *engendre* le capital. Le sauvetage de Rivard par Gagnon des griffes de l'ourse, en plus de bien illustrer que le travailleur est prêt à se sacrifier pour son employeur, démontre que son comportement bénéficie de façon matérielle à ce dernier, à ses descendants et, enfin, à lui-même. Ainsi Pierre transforma-t-il la peau de l'ourse en "lit moelleux pour son jeune maître," voulant aussi faire de la peau de l'ourson tué une couverture pour le futur fils de Jean, mais devant l'insistance de celui-ci il s'en fit un casque d'hiver. Ce geste héroïque et l'échange économique qui en résulte prennent valeur d'exemples à suivre par la communauté, atteignant même le domaine de la légende qui, comme le mythe, participe de la loi communautaire:

Ces deux peaux ainsi utilisées furent gardées longtemps comme souvenir d'un événement qui revint bien souvent par la suite dans les conversations de nos défricheurs et se conserve encore aujourd'hui dans la mémoire des premiers habitants du Canton de Bristol. (83-84)

Ce télescope d'images où la nature sauvage instinctuelle et redoutable se trouve associée à un lit douillet et à l'acte de procréation n'est pas sans rappeler aussi la nature ambiguë de la collaboration homosociale, qui est à la fois compétitive et fraternelle, homosexuelle et homophobique.¹⁵ Au niveau symbolique, la rencontre avec des animaux sauvages menaçants n'est-elle pas révélatrice de nos peurs les plus secrètes? De même, est-il significatif, je crois, que Gustave rappelle cette "aventure" avec l'animal dangereux, dans la lettre même où il raconte son aventure sentimentale ratée (90), ajoutant ainsi une connotation sexuelle à ce chapitre qui s'intitule d'ailleurs "Une aventure" (80). Enfin, que l'auteur surnomme le chapitre 24 (132-37), dans lequel il rend compte en détail de sa fortune, "Un chapitre scabreux," ne surprend guère. En associant ainsi sexualité à profits—technique qui l'assure de l'attention du lecteur—, il reprend inconsciemment l'équation que le travailleur comme la femme représente pour le chef d'entreprise un moyen différent de procréer et de retirer un plaisir: celui d'accumuler des bénéfices.

Dans la *mimétique interdividuelle* pour le pouvoir, selon les termes de René Girard (399), féminiser l'Autre n'est pas le seul moyen de montrer sa supériorité sur lui. On peut l'infantiliser ou, de façon très raciste, le consid-

érer comme étant étranger ou d'une autre race. Jean Rivard utilise indirectement ces deux autres procédés d'infériorisation par l'intermédiaire de la lecture. Non seulement son pouvoir de lire le distingue-t-il de Pierre et des autres colons analphabètes, mais la lecture qu'il fait à voix haute les soirs d'hiver à ses voisins (111), et surtout au début à son fidèle compagnon qui, par après, les racontait de mémoire aux autres (78), lui permet d'influencer les gens, comme le maître d'école qui forme ses élèves.¹⁶ Un de ses livres favoris, *Robinson Crusoé*, tient de l'autre méthode d'assurer sa supériorité, considérant l'Autre de race inférieure. Ainsi Pierre se considère-t-il comme le Vendredi de Jean Rivard (50, 87).

Dans l'univers romanesque, les lectures favorites du protagoniste constituent souvent un motif auquel il importe de s'attarder, car non seulement révèlent-elles l'univers intérieur de celui-ci et ce qui le motive, mais elles structurent l'imaginaire même de l'auteur et, de façon plus consciente, lui permettent d'argumenter sa thèse. Le livre lu est à la fois "mise en abîme" du roman même et exemple qui illustre plus qu'il ne démontre le projet idéologique du romancier, ce dernier utilisant la renommée d'un autre écrivain pour asseoir son propre pouvoir et sa propre vérité. C'est ce que démontre les quatre livres que Jean Rivard choisit pour l'accompagner dans son oeuvre de colonisation, ouvrages qu'ils considèrent comme "[s]es premiers compagnons de travail" (264). Il est significatif du reste que ceux-ci sont des livres d'hommes, c'est-à-dire des livres qui idéalisent la fraternité homosociale, dont deux qui ont rendu célèbres les couples masculins Robinson-Vendredi et Don Quichotte-Sancho Pança, duos archétypes auxquels s'identifient constamment Rivard et Gagnon.

Gérin-Lajoie veut que son héros soit, comme Robinson, le bourgeois par excellence "qui, selon Marthe Robert, devient bienfaiteur précisément dans la mesure où il n'a que lui-même en vue [... son] intérêt personnel coïncid[ant] avec le bien commun, le bourgeois *intéressé* est l'agent actif du progrès" (147). Quant à Pierre Gagnon, qui s'identifie à Vendredi, le romancier veut que le lecteur le considère comme le disciple, le compagnon de travail et l'ami de Rivard. Comme Marthe Robert le dit de Vendredi, "il est l'élève parfait, [...] le fils parfait, né de l'homme seul [...] l'héritier spirituel en attendant d'être capable de fonder une famille charnelle" (153). Pourtant, au-delà de cette parthénogénèse masculine, qui tient des rites de passage où les garçons renaissent à la société *via* les hommes, il faut savoir discerner le non-dit: que ce fils *rêvé* permet à Robinson-Rivard, d'une part, d'assouvir sa

soif de pouvoir et, d'autre part, de l'exploiter sans que rien ne paraisse.

Si *Robinson Crusôé* "enseign[e] à être industriels," c'est-à-dire symbolise la "production économique" entre nos deux protagonistes, le but des *Aventures de Don Quichotte de la Manche* est au contraire de les "fai[re] rire", du moins c'est ce qu'affirme Jean Rivard (264). Toutefois, derrière les références à l'amitié entre Don Quichotte et Sancho Pança, on retrouve l'affirmation des différences de classes et aussi celle de la prédominance de la réalité et du travail sur les "aventures" qui appartiennent à l'illusion romanesque et à l'amusement. Le célèbre classique permet de plus d'aborder timidement le domaine amoureux par l'intermédiaire de la "Dulcinée de Toboso" (50) que Jean trouve grotesque (50) et Pierre trop romantique. Selon ce dernier, il ne faut pas percevoir la femme "comme un ange, une divinité, mais comme une aide, une compagne de travail, une personne disposée à tenir votre maison, à vous soigner dans vos maladies, à prendre soin de vos enfants, lorsque le bon Dieu vous en donne" (170), conception à laquelle acquiesce Jean Rivard et le narrateur (138, 192, 271-72).

La femme, qu'on épouse "suivant [s]on rang" (174) et qui vient en récompense couronner de nombreuses années de travail, demeure cependant associée à l'animalité. Jean la compare à un oiseau qui viendra "embellir et [...] égayer [...] la cage construite" (124) et Pierre donne à l'oursonne orpheline qu'il a élevée le nom de Dulcinée (84). Mais la femme, ce "beau sexe" de "nature nerveuse [et] impressionnable," c'est surtout celle qui s'occupe du "ministère de l'intérieur" en "goûtant les joies ineffables de la maternité" (149, 168, 192), alors que le mari "qu'elle avait choisi pour son protecteur et son maître" possède le monde extérieur pour s'affirmer. Le roman démontre bien d'ailleurs que le mariage participe d'un échange exclusif entre hommes: Louise Routier quittera son père selon le "commandement divin [...] pour suivre son époux" (148), Jean Rivard, alors que ce dernier fera la "grande demande" à sa domestique Françoise de la part de Pierre Gagnon, auquel de plus il servira de père le jour du mariage (175-76).

La part du roman réservée à l'univers féminin est cependant bien minime quand on la compare à celle qu'occupe la quête commune de pouvoir du duo Rivard-Gagnon, qui, devenus voisins, continueront à "se revoir presque chaque jour" (177). Cette réduction de l'importance de la femme, surtout au niveau de la vie sociale, est symboliquement marquée par le changement de nom de la jeune colonie. Alors "qu'à l'époque des amours" de Jean, la localité était "désignée sous le nom de Louiseville," aussitôt qu'elle prend de

l'importance, on la nommera officiellement Rivardville (157). Lorsque, à la fin du roman, Jean Rivard révèle au narrateur les "secrets [de son] succès," n'est-il pas étrange que celui-ci ne souffle mot du rôle joué par sa femme, même si, selon le narrateur, "il n'a rien dit par délicatesse sans doute"? Il est tout de même un domaine, en plus des travaux ménagers, sur lequel celle-ci semble posséder quelque influence, c'est celui de la religion: "Fidèle observatrice de ses devoirs religieux, elle les faisait pratiquer à tous ceux qui dépendaient d'elle" (271). Le nouveau village est d'ailleurs consacré à Sainte-Louise. Au début, avant le départ de Jean, ne l'avait-elle pas engagé à lire tous les dimanches quelques pages "d'une petite *Imitation de Jésus-Christ*" dont elle lui avait fait cadeau? (34)

Il serait cependant erroné d'accorder une grande importance à cette autorité morale de Louise, car ce dernier livre, on l'oublie souvent, est un livre d'hommes,¹⁷ comme les trois autres déjà signalés. Ces ouvrages tant appréciés de Jean Rivard lui ont servi non seulement de guide de conduite, mais il s'en est servi comme schémas directeurs pour fonder une communauté homosociale modèle. Si Gérin-Lajoie a choisi ces écrits instinctivement, c'est que ceux-ci répondaient au projet de société qu'il avait conçu afin de rallier les divers camps idéo-politiques de son temps. Ces livres n'étaient-ils pas apparus eux aussi en réponse aux problèmes de leur époque? La vie contemplative promue par *L'Imitation* répondait aux horreurs et désordres sociaux des XIV et XV^{ème} siècles, *Don Quichotte* (1605-15) aux aberrations sociales et spirituelles causées par un ordre théocratique rétrograde, *Robinson Crusoé* (1719) à la révolution bourgeoise de Cromwell et les perspectives qu'elle ouvrait au rêve individuel, et enfin Napoléon lui-même qui offrait à l'homme moderne un modèle de réalisation de son désir d'omnipotence sur les autres.¹⁸

Nous avons vu que *Robinson Crusoé* et *Don Quichotte* ont permis au narrateur de statuer les relations de pouvoir économiques et matrimoniales entre le couple masculin Rivard-Gagnon. *L'Histoire populaire de Napoléon* qui, selon Jean, enseigne l'action et le courage (264) démontre que la hiérarchie et le savoir guerriers sont inhérents à la société patriarcale et que, comme le souligne Gilbert Durand, "c'est la société militaire qui fonde la société civile" (187). Enfin *L'Imitation de Jésus-Christ* rappelle que la maîtrise spirituelle se réalise en se soumettant à l'enseignement de l'Église. Ces deux derniers ouvrages, dont l'un réfère à l'autorité terrestre et l'autre au pouvoir divin, se rattachent à un troisième duo viril très important dans

l'utopie romanesque de Gérin-Lajoie, celui de Jean Rivard et de son ami le curé Octave Doucet, couple masculin dont l'engendrement même de Rivardville dépend.

L'intimité de ceux-ci est en effet soulignée de façon très équivoque et c'est cet attachement particulier entre "les deux amis" (166) qui est à la base de la fondation et du progrès de la nouvelle colonie :

En se voyant pour la première fois, ces deux jeunes gens s'étaient sentis comme magnétiquement attirés l'un vers l'autre; la liaison la plus étroite n'avait pas tardé à s'établir entre eux, [à un point tel que Rivard devait épouser la soeur de l'autre] qu'il n'avait jamais vue, mais qu'il aimait parce qu'il la supposait douée de toutes les belles qualités de son ami. (159-60) [Octave était donc] un ami de coeur dans le sein duquel il pouvait épancher, comme autrefois, ses plus intimes confidences. (162) On pouvait voir quelquefois les deux amis, seuls au milieu de la nuit, dans la chambre de Jean Rivard, discuter avec enthousiasme [...] s'entretenir avec bonheur du bien qu'ils allaient produire [...] C'étaient le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel se soutenant l'un par l'autre et se donnant la main.¹⁹ (166) Rivard n'entreprenait rien d'important sans consulter son ami Doucet. (181) (Voir aussi les autres rencontres la nuit pour discuter de l'éducation des enfants, 224.) [Leurs] opinions [...] coïncidaient parfaitement. (282)

D'après le narrateur, c'est bien sur cette fraternité exemplaire que devrait s'appuyer le pouvoir social. La réussite du duo Rivard-Doucet traduit parfaitement les rapports que le logocentrisme patriarcal entretient avec le divin. Ainsi, souligne le texte, "Jamais roi, empereur, président, dictateur ou souverain quelconque ne prit autant d'intérêt au bonheur et à la prospérité de ses sujets que [c]es deux amis[-là...] pour la plus grande gloire de Dieu" (166). Et, par conséquent, après avoir accumulé les charges publiques et les honneurs, "Jean Rivard devint tout-puissant" (235) et, d'affirmer Gustave Charmenil, "[Il est] notre modèle à tous" (216). Le titre d'"homme carré" que Pierre Gagnon lui donne à la fin montre bien que, par ses liens symboliques avec le chiffre quatre, Jean Rivard est relié à la stabilité du monde, la perfection divine et l'univers dans sa totalité.²⁰

Dans cette "quête territoriale" que retrace le roman, le politicien Rivard et le curé Doucet remplissent le rôle dédoublé de Dieu le Père, établissant la Loi phallique fondatrice d'une nouvelle "patrie". Celle-ci repose sur le passage d'un état naturel à l'ordre culturel, le Logos sublimant, contrôlant et ordonnant la forêt sauvage, l'animalité, l'instinctuel. Le verbe étant "au commencement" du logocentrisme, il n'est guère surprenant que le roman de Gérin-Lajoie, qui se veut créateur d'un nouvel ordre culturel, privilégie le pouvoir de l'écrit. Ainsi, en plus des quatre livres favoris lus à haute voix

pour le bénéfice communautaire, trouve-t-on une description de la bibliothèque de Jean Rivard (262-64), laquelle joue un rôle important dans sa vie comme le journal et les comptes qu'il tient chaque jour. Les livres des "grands hommes des siècles passés" et les "traités scientifiques" qu'il préfère (263), de même que ses propres exercices d'écriture participent du désir phallocentrique traditionnel de maîtriser le réel²¹. La religion, les lois et, plus tard, les sciences ne sont-ils pas des moyens de contrôle?

À cela il faut ajouter l'échange important de lettres entre Jean et Gustave, la bataille livrée par Jean et Octave pour l'institution d'une école, et enfin le rôle fondateur que joue le narrateur en tant que personnage dans la dernière partie du roman, car c'est sa rencontre fortuite avec Jean Rivard, puis avec Octave Doucet et Pierre Gagnon, qui l'amènera à rédiger le roman que le lecteur est en train de lire. Ainsi ce livre, qu'on a dit agriculturiste, célèbre-t-il paradoxalement non seulement le pouvoir de l'écrit mais se termine sur l'acte même d'écrire dont il dépend pour exister. Le Logos, incarné dans le narrateur omniscient devenu personnage, se porte garant de l'union fructueuse des trois amis, de leurs liens économiques et spirituels, et le roman se transforme en un *Nouveau Testament* pouvant répondre aux problèmes sociaux de son époque.

Voulant dépasser l'ethnocentrisme habituel de la critique littéraire devant un livre tel que *Jean Rivard*, je me suis intéressé dans cet article aux divers couples masculins du roman, cherchant par une approche anthropo-culturelle à prouver que leur interdépendance est au fondement d'une société androcentrique idéale. Sans doute Robert Major a-t-il établi dans son livre "*Jean Rivard*" et *l'art de réussir* que le "success story" du protagoniste prouvait l'"américanité" de l'oeuvre et son caractère utopique dans un contexte québécois, mais de l'essence patriarcale de cette entreprise, il ne disait mot. Pour ma part, je crois que la thèse de Gérin-Lajoie fait suite de façon convaincante à la critique que son beau-père, Etienne Parent, adressait à l'ultramontanisme montant: que ce serait "une déplorable aberration du spiritualisme [...] à rapetisser Dieu et l'homme à la fois en se substituant aux vertus *mâles* et actives que requiert la société" (L'italique est de moi.).²² L'analyse démontre en effet que son livre, qu'il se défendait d'être un roman, est un programme socio-économique, politique et religieux qui se rattache à une vision du monde étatsunienne, dont le phallocentrisme et l'homosocialité ont été ces dernières décennies de plus en plus dévoilés.²³

Je voudrais terminer cette étude en signalant que les trois couples masculins

privilegiés par Gérin-Lajoie correspondent plus ou moins aux *trois registres* de l'inconscient que Lacan reconnaît à toute activité textuelle. Le couple Rivard-Gagnon, qui déterminent les relations économiques, coïncide avec *le réel*, c'est-à-dire la nécessité présente de posséder le territoire. Le couple Rivard-Charmenil, qui se rapporte à *l'imaginaire*, détermine les images et les idéaux en offrant deux pôles contradictoires (campagne / ville) au désir humain. Enfin le couple Rivard-Doucet se rattache au *symbolique* en ce qu'il soumet le sujet à la Loi, structurant son désir, et donnant du sens à la Parole. Selon la psychanalyse, le romanesque en nouant les trois niveaux se situe à l'intermédiaire entre la réalité et le symbolique qui interdisent le désir, et le monde imaginaire qui réalise le désir, ce que *Jean Rivard* démontre très bien.

Le roman de Gérin-Lajoie correspond à la "romance" homosociale typique, c'est-à-dire au roman Harlequin pour hommes (de guerre, d'espionnage, de science-fiction, le western et le polar) qui répond aux rêves de puissance de ceux-ci sur d'autres hommes et femmes, et dont les principales relations qu'elles soient amicales ou antagonistes sont habituellement avec d'autres hommes.²⁴ Un livre d'hommes donc, comme *Robinson Crusoé*, *Don Quichotte*, *l'Histoire de Napoléon* et *L'Imitation de Jésus-Christ*, où la mise à l'écart du féminin brouille la filiation. Dans ces ouvrages homosociaux, c'est en effet le sol d'un territoire, d'une *patrie* matérielle, spirituelle ou utopique, qui joue le rôle matriciel et législateur. Que ce soit par linéarité patriarcale verticale (relation père/fils biologique ou spirituelle) ou par fraternité civile horizontale, il s'agit toujours de "conter l'origine" sans passer par les femmes.

NOTES

- 1 La présente approche qui scrute les "relations masculines" est contiguë à la critique féministe qui s'attarde surtout au sort que les auteurs réservent à la femme dans leur univers romanesque.
- 2 Voir Tremblay, 83-133.
- 3 À propos du mauvisme, voir Proulx, *Le Roman du territoire*, 39-76. Cet essai démontre que dans les romans publiés par la suite, "l'éventail des conceptions idéo-politiques [suit] une trajectoire qui mène à un conservatisme toujours plus marqué" (111).
- 4 Gérin-Lajoie fut un grand admirateur des institutions américaines et pendant plusieurs années il fit partie de la direction de l'Institut Canadien de Montréal qui révérait celles-ci. Voir Dionne.
- 5 La revue *Voix et images*, dans un numéro spécial intitulé "Science et fiction au Québec:

- l'émergence d'un savoir" (No 57), situe les enjeux idéologiques ambigus de la notion de progrès tout au cours de cette période.
- 6 Il est possible, je crois, de considérer ce roman comme l'un des paradigmes de l'imaginaire de l'époque. Selon Major, *Jean Rivard* est une "oeuvre importante, et dans l'histoire de notre littérature et comme phénomène idéologique [...] Elle a exercé un rayonnement considérable, elle est une des plus commentées et des plus connues de notre XIXème siècle" (12-13). Il faut ajouter qu'elle a été maintes fois éditée et que de "tous les romans canadiens du XIXème, *Les Anciens Canadiens* exceptés, c'est celui qui a obtenu le plus de succès auprès des lecteurs" (Dionne, 383).
 - 7 Il faut prendre le mot "mythe" dans son acception la plus large, en tant que récit primordial à l'origine et à la base de toute société. Au contraire des *doubles* qui s'opposent dans la *mimésis d'appropriation* que raconte le mythe (le héros *versus* le monstrueux; le bien *versus* le mal; etc.), les doublets proviennent du dédoublement du héros et correspondent au couple d'amis qui s'entraident dans la quête mythique. Voir Tremblay, 15 et 70.
 - 8 Bien que Gérin-Lajoie soit plutôt silencieux sur ce sujet, l'espace maléfique de la ville est aussi relié au fait que le pouvoir socio-économique est possédé par l'Autre, c'est-à-dire les Anglophones. Comme remède à cette castration, l'auteur propose un espace vierge où les Canadiens français, imitant les moeurs conquérantes capitalistes de l'Anglo-Saxon qu'il admire, pourront exercer leur pouvoir en français.
 - 9 La quête héroïque, dont dérive le romanesque, comporte deux facettes reliées aux impératifs biologiques: le besoin de territoire pour survivre (manger et procréer) et le besoin de sexualité pour se propager. Ces deux exigences/désirs conduisent inévitablement à la violence mimétique. C'est ce que raconte le récit de toute quête.
 - 10 Voir les notes précédentes 7 et 9.
 - 11 À l'espace négatif urbain, qui est associé à Charrenil, se rattache le "jeune avocat de la ville" qui se présente aux élections fédérales contre Rivard, et qui au contraire de ce dernier "brigu[e] les suffrages des électeurs, non dans l'intérêt public, mais dans son propre intérêt", en pratiquant la corruption à tous les niveaux (238).
 - 12 À propos de la symbolique néfaste de la ville propagée par le roman du terroir, voir l'article de Sirois, 272-276, et Tremblay, 226-230.
 - 13 Les ouvrages à ce sujet sont de plus en plus nombreux. Voir entre autres ceux d'Eve Kosofsky Sedgwick et Richard Dellamora. Pour une définition de l'homosocialisation, voir Michel Foucault. Alors que ce dernier écrit ce mot avec deux "m", Lucè Irigaray préfère utiliser l'expression "hom(m)osexualité" pour décrire une réalité semblable.
 - 14 La description de ce compagnonnage fertile n'est d'ailleurs pas sans connotations sensuelles: après la "volupté [...] du travail des bras [...et] quelquefois de douces jouissances [...devant] les beautés de la nature" (39), ils peuvent "jouir [ensemble ...] de certains moments de loisirs" (50). Souvent "la bonne humeur de Pierre Gagnon servait à entretenir celle de son jeune maître" (45). Plus tard viendra "l'indicible jouissance de la récolte" (85).
 - 15 L'homosexualité et l'homophobie sont les deux faces inversées d'une même réalité patriarcale: l'entraide homosociale repose sur un mimétisme, une identification et une interaction affectivo-sexuelles entre mâles, et à la fois sur la peur et l'interdit de cette attirance qui, consciente ou réalisée, les ravalerait au niveau d'objet sexuel, les associant ainsi au monde féminin qu'ils déprécient. Voir la note 13 et 14.
 - 16 La lecture collective montre bien que la société n'a pas encore accédé à l'individualisation moderne où la lecture est un acte privé.

- 17 Ce célèbre livre de piété, achevé en 1441, est attribué à Thomas a Kempis (1380-1471). Issu des Frères de la Vie Commune, cet ouvrage était d'abord destiné à régir la vie spirituelle d'une communauté de moines.
- 18 À propos de l'autoritarisme politique et social de Jean Rivard, voir Robert, 237-243.
- 19 La "passion dominante" d'Octave étant de fumer la pipe, ce dont Jean prend grand "plaisir à le tourmenter", il est légitime de se demander si cet "objet aimé", qui "tyrannisa[it] impitoyablement sa victime" et dont la vue le "troublait" lorsqu'il voulait arrêter de fumer, ne serait pas relié par association inconsciente à la fellation homosexuelle (165-166). Bien qu'il soit impossible de déterminer à quand remonte l'expression argotique "faire un pipe" et si elle était alors employée au Québec, il demeure que la référence est psychanalytiquement valable. Voir "fumée" et "pipe" dans *Le Dictionnaire du français non conventionnel* de Cellar et Rey.
- 20 Voir les mots "carré" et "quatre" dans le *Dictionnaire des symboles* de Chevalier et Gheerbrant.
- 21 Bien des chercheurs, dont Lacan et Foucault, ont démontré que, depuis sa naissance, l'écriture—quelque projet ou idéologie qu'elle défende—participe d'une *quête de puissance* sur le réel qui jusqu'ici a été patriarcale.
- 22 Cité par Major, 46.
- 23 Au Québec, au point de vue littéraire, voir entre autres des études comme celle de Janine Boynard-Frot, de Patricia Smart et mon ouvrage *Au commencement était le mythe*.
- 24 Depuis deux décennies, de plus en plus d'auteurs féminins ont transformé la *typologie masculine* de ces genres.

RÉFÉRENCES

- Boynard-Frot, Janine. *Un matriarcat en procès*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1982.
- Cellar, Jacques et Alain Rey. *Dictionnaire du français non conventionnel*, Paris: Hachette, 1980.
- Chevalier, Jean et Alain Gheerbrandt. *Dictionnaire des symboles*. Paris: Robert Laffont/Jupiter, 1982.
- Dellamora, Richard. *Masculine Desire: The Sexual Politics of Victorian Aestheticism*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1990.
- Dionne, René. *Antoine Gérin-Lajoie*. Sherbrooke: Naaman, 1978.
- Durand, Gilbert. *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris: Bordas, 1979.
- Foucault, Michel. "Histoire et homosexualité: Entretien avec Michel Foucault." Entrevue réalisée par J. P. Joecker, M. Ouerd et A. Sanzio. *Masques* 13 (printemps 1982): 14-24.
- Gérin-Lajoie, Antoine. *Jean Rivard*. Montréal: Librairie Beauchemin Ltée, 1958.
- Girard, René. *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Paris: Grasset & Fasquelle, 1978.
- Hearn, Jeff. *Men in Public Eye*. London and New York: Routledge, 1992.
- Irigaray, Luce. *Ce sexe qui n'en est pas un*. Paris, Minuit, 1977.
- Kosofsky Sedgwick, Eve. *Between Men: English Literature and Male Homosocial Desire*. New York: Columbia University Press, 1985.
- MacCannell, Juliet Flower. *The Regime of the Brother: After the Patriarchy*. London and New York: Routledge, 1991.
- Major, Robert. *"Jean Rivard" ou l'art de réussir*. Québec: P.U.L., 1991.

- Proulx, Bernard. *Le Roman du territoire*. Montréal: Les Cahiers du département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, 1987.
- Robert, Marthe. *Roman des origines et origines du roman*. Paris: Grasset, 1972.
- Sirois, Antoine. "L'Image de la ville dans le roman du terroir d'expression française et d'expression anglaise." *Canadian Review of Comparative Literature* 3.3 (Fall 1976): 269-285.
- Smart, Patricia. *Écrire dans la maison du père*. Montréal: Québec/Amérique, 1988. *Voix et Images* 57 (printemps 1994).
- Tremblay, Victor-Laurent. *Au commencement était le mythe*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 1991.

